



Zeev Jabotinsky, futur leader du sionisme révisionniste. Il fut très actif à Istanbul dans la presse sioniste au lendemain de la Révolution jeune-turque.

Collection Central Zionist archives, Jérusalem

LA CLANDESTINITÉ

Esther BENBASSA

Après l'avènement de la République kémaliste, de type exclusiviste, le judaïsme turc se coupa officiellement du cadre organisationnel du mouvement sioniste, ce qui n'empêcha pas le maintien d'un sionisme clandestin et l'existence, à partir de 1920, d'un Bureau palestinien à Istanbul, qui fonctionnait lui aussi dans la clandestinité et s'occupait de l'émigration en Palestine, en particulier des Juifs russes en transit, et très accessoirement des Juifs locaux, pendant les périodes de grandes difficultés¹. Ce Bureau, formé des représentants des différents courants sionistes, était subordonné à l'exécutif sioniste à Londres. Entre juin 1920 et juin 1921, 4 200 immigrants russes furent assistés par le Bureau. Il s'agissait, en particulier, d'immigrés ukrainiens, qui, traversant la Bessarabie et la Roumanie, arrivaient à Istanbul où ils attendaient un permis d'émigration pour la Palestine². Le Bureau palestinien passa lui aussi par diverses phases, y compris de fermeture. Avec l'interdiction pour les Juifs russes d'entrer dans la Turquie kémaliste, ce Bureau, dont l'objectif premier avait été de s'occuper de l'émigration des Russes en Palestine, se tourna vers l'élément sépharade³. L'insuffisance du nombre des certificats pour l'émigration sépharade en Palestine ne fit qu'affaiblir l'impact du projet national sur ce judaïsme, vivant dans la terreur d'autorités qui considéraient le sionisme comme une trahison d'Etat⁴.

L'histoire du sionisme dans la Turquie républicaine fut d'abord celle d'un sionisme clandestin et en cela il est spécifique. Comment mener des activités d'encadrement, de propagande, d'endoctrinement, d'apprentissage dans un tel contexte? Comment un sionisme effectif aurait-il pu se développer, lorsqu'on

¹ *Central Zionist Archives* (Jérusalem), ZA/2299, I. Caleb au délégué de la Ligue des Nations, 4 avril 1922.

² 12th Zionist Congress, 1921, *Organization Report*, p. 63.

³ CZA, S6/487, Palestine Office au Département d'émigration de la direction sioniste, 22 janvier 1925.

⁴ *Ibid.*, KKL5/6662, [T.] Weil au KKL, 1934.

sait aussi que les dirigeants sionistes s'intéressaient relativement peu aux Juifs locaux⁵?

Istanbul resta toujours un point important, puisque c'est aussi à partir de cette ville que la colonie juive palestinienne procéda au sauvetage des Juifs persécutés en Europe centrale et orientale, et effectua leur transfert en Palestine. Un certain nombre de leaders sionistes, futurs dirigeants de l'Etat d'Israël, séjournèrent à cet effet à Istanbul. Par un décret publié en 1941, le gouvernement turc accorda, après maintes négociations, aux Juifs persécutés, le transit par son territoire, lorsque leur visa palestinien était assuré⁶. Lors de la Seconde Guerre mondiale, l'attitude de la Turquie à l'égard des Juifs à l'extérieur et à l'intérieur du pays connut des phases pour le moins contradictoires. Entre 1934 et 1944⁷, plus de 37000 Juifs furent néanmoins acheminés vers la Palestine. Diverses institutions sionistes organisèrent cette immigration clandestine, forçant ainsi le blocus britannique. Istanbul se transforma pour l'occasion en une antenne des services d'information sionistes, chargés de la collecte de renseignements pour les opérations de sauvetage et l'envoi de commandos de parachutistes⁸. C'est aussi dans la capitale turque qu'on dirigeait les opérations de sauvetage, d'aide et ensuite d'émigration en Palestine. C'est là que des militants sionistes tissaient des liens avec les différents corps diplomatiques, afin de décider de la politique à suivre. La représentation de la colonie juive palestinienne, faisant suite au Bureau palestinien, fermé par les autorités turques en 1935, établissait, à son tour, le lien avec les autres centres de sauvetage.

Dans les dernières années de la guerre, les opérations en direction des pays occupés tardant à se réaliser, cette représentation se tourna vers le judaïsme local⁹. D'une manière générale, on a l'impression que les corps constitués du sionisme cessèrent de s'intéresser au judaïsme local après la Déclaration Balfour, et lorsqu'ils s'y intéressèrent, ils ne le firent qu'anarchiquement, et surtout faute

⁵ *Ibid.*, S6/2555, l'Union générale des immigrés du Proche-Orient en Palestine à l'Agence juive, 7 juillet 1935; *ibid.*, l'Agence juive à l'Union, 23 mai 1935; *ibid.*, S6/3763, M. D. Gaon à l'Agence juive, 23 janvier 1936.

⁶ CZA, S6/4767, H. Barlas à l'Agence juive, 17 septembre 1942. Voir à ce sujet notre chapitre 5.

⁷ Zeev Vania Hadari, «Solidarité nationale et sauvetage des Juifs persécutés», *Studies on the Holocaust Period* (5), 1987, p. 263 (en hébreu). Voir aussi Dalia Ofer, *Escaping the Holocaust. Illegal Immigration to the Land of Israel, 1939-1944*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1990.

⁸ Yoav Gelber, «La délégation à Istanbul au cœur de la réaction à la Shoah de la colonie juive en Palestine», *Studies on the Holocaust Period* (5), 1987, p. 265 (en hébreu).

⁹ *Ibid.*, p. 274.

de mieux. Il reste que cette représentation entretint malgré tout la flamme sioniste sur place, même si ses objectifs premiers ne concernèrent pas directement le judaïsme turc, ni à l'époque de son implantation, ni pendant la guerre¹⁰. Jusqu'à la fin des années 1930, cette représentation fut la seule institution sioniste dans le pays. En fait, elle était la seule à fournir des informations sur la Palestine. Si la période qui précéda l'avènement de la République kémaliste fut riche en activités sionistes, celle qui suivit fut caractérisée par un silence de rigueur. Un nationalisme tel que le kémalisme n'était pas en mesure d'en accepter un autre, venant de surcroît d'anciens *dhimmis*.

Dans la clandestinité, il y avait peu de possibilités de formation pionnière et autres pour préparer l'émigration des locaux. On peut ainsi parler ici d'un sionisme sans idéologie. Les années qui précédèrent le kémalisme ne furent pas suffisantes pour imprégner la population du message idéologique du sionisme. Les leaders sionistes venus de l'étranger, occupés qu'ils étaient à faire avancer les négociations sur la Palestine, ne s'intéressèrent qu'accessoirement aux populations locales, et quand ils le firent c'était toujours pour servir la même cause. Quant aux leaders locaux, eux aussi, davantage attirés par le pouvoir qu'ils comptaient conquérir dans les instances communautaires, ils utilisèrent leurs coreligionnaires comme des pions, faisant fi de toute idéologie. Cette effervescence permit malgré tout la diffusion d'un message, ne serait-ce déjà que par l'intermédiaire des réseaux de communication qu'utilisèrent les différents protagonistes. Mais cet acquis ne pouvait pas perdurer. On peut toutefois aussi se poser la question de savoir si les Juifs turcs ne furent pas eux-mêmes réticents à toute idéologie. Les sionistes échouèrent là où échoua l'Alliance israélite universelle; pourtant, les enjeux étant différents, l'impact des premiers fut plus important; ce qu'ils proposaient au bout du compte était en effet d'une autre nature – le message de la Société parisienne (éducation-régénération-émancipation) relevant davantage de l'abstraction pour les strates les plus défavorisées de la société juive, compte tenu des réalités locales. De surcroît, par la plupart de celles-ci, le discours sioniste était reçu avec cette dimension émotionnelle que lui conférait l'histoire des Juifs elle-même. Pour le judaïsme de la Turquie républicaine comme pour celui des dernières années de l'Empire ottoman, on devra parler plutôt de sionistes sans sionisme.

Les émissaires envoyés ponctuellement de Palestine pour la formation des jeunes locaux, pour la majorité d'entre eux, ne connaissaient pas la langue judéo-

¹⁰ CZA, S20/532, B. Khalfon, rapport, juillet 1950.

espagnole, ni le turc et même pas le français, ce qui ne facilitait pas la communication. La direction sioniste en Palestine, n'ayant pas une stratégie suivie à l'égard de ce judaïsme, agissait par à-coups. Surgissaient fréquemment des différends entre les envoyés de Palestine et les "leaders" locaux, sur le même modèle de ceux qui avaient surgi pendant la période ottomane, mais cette fois sur une moindre échelle, en raison de la clandestinité, interdisant à ces bruits de filtrer à l'extérieur. C'est dans cette tension que s'effectuait un travail sioniste réduit au minimum. Lorsque, en 1935, le Bureau palestinien fut fermé par le gouvernement turc, le seul lien "officiel" du judaïsme turc avec la Palestine fut coupé¹¹.

En 1938, malgré la clandestinité, se forma, à Istanbul, une association, *Neemanei Zion* (Les fidèles de Sion), constituée de jeunes en âge scolaire¹². Son but était d'introduire le projet sioniste dans toutes les couches de la population juive et de les éduquer dans ce sens. Elle comptait ainsi relever le niveau des connaissances sur le sionisme, développer à la fois la culture et le corps, diffuser une documentation sioniste, tenir des réunions et surtout faire de la propagande pour la Palestine. On trouve aussi vers la même époque un petit mouvement révisionniste de jeunesse, qui échoua cependant, faute de leaders. Un an plus tard, en raison de ce qui se passait en Europe, l'Agence juive et une antenne de l'immigration illégale (*Mosad lealia bet*), en sus du Bureau palestinien, commencèrent à fonctionner à Istanbul afin de procéder au sauvetage des Juifs des pays occupés par Hitler¹³.

La période de la guerre, même si la Turquie était restée neutre, fut plus riche en activités sionistes. Les Juifs locaux craignaient les répercussions locales du conflit, avec la montée de l'antisémitisme qui l'accompagna. L'association *Neemanei Zion* se trouvait sous la coupe du représentant de l'Agence juive à Istanbul. Il est vrai aussi que l'œuvre de sauvetage des Juifs d'Europe de l'Est accomplie par les représentants de la colonie juive de Palestine encourageait le travail sioniste sur place. Ses adhérents n'étaient pas nombreux, mais l'association était active, prodiguant un enseignement de la langue hébraïque,

¹¹ *Ibid.*, S6/2555, l'Union des immigrés du Proche-Orient en Palestine à M. Tcherniak, 1^{er} septembre 1935; *ibid.*, S6/1707, W. Senator à M. Shertok, 26 novembre 1935.

¹² *Ibid.*, S6/2555, l'Union des immigrés du Proche-Orient en Palestine à M. Tcherniak, 1^{er} septembre 1935; *ibid.*, S6/1707, W. Senator à M. Shertok, 26 novembre 1935. *Ibid.*, KH4B/1972, S. Dinar à la direction de l'Organisation sioniste, 11 février 1938; *ibid.*, S32/493, M. Madjar, S. Dinar au Comité mixte pour les affaires de la jeunesse, 24 mars 1939; KKL5/9548, I. Tshernovitz, 16 juillet 1939.

¹³ Hadari, «Solidarité...», *op. cit.*, p. 249.

recueillant l'obole sioniste (*shekel*), collectant de l'argent pour les divers fonds sionistes, publiant des bulletins. Dès la fin de 1942, elle ouvrait des succursales dans des villes à grande concentration juive comme Smyrne, Andrinople, Brousse où on organisait des réunions d'information, des réunions sportives ou des excursions. Le nombre des adhérents en province était encore bas. Mais l'émigration en Palestine ne faisait que s'accélérer malgré la difficulté à obtenir des certificats. Les institutions juives non seulement refusaient leur aide, mais on craignait qu'elles ne dénoncent les militants sionistes au gouvernement¹⁴. Les réunions se tenaient dans des maisons privées, ce qui limitait le nombre des militants convoqués. Les familles redoutaient la participation de leurs enfants à ce genre d'activités, et faisaient le nécessaire pour les en empêcher. Les jeunes filles ne pouvant pas se promener seules dans les rues, pour ne pas aller contre les usages locaux, même dans les grandes villes, et aussi par crainte de se faire enlever, leur fréquentation de ce genre de lieux de réunion n'en était que plus limitée.

Pendant la guerre, à l'intérieur de *Neemanei Zion*, se forma un noyau de pionniers, se réclamant du courant socialiste *Hehalouz* (Le pionnier), fondé à l'origine en 1905 à Odessa¹⁵. La profession de foi de 1926 mettait l'accent sur le travail sur soi, l'acquisition de la langue et de la culture hébraïques, l'attachement à la *Histadrout*, syndicat ouvrier, la participation à toutes les entreprises de la Palestine ouvrière en Diaspora. Ce premier noyau eut des ramifications dans les différentes villes de province. Il se composait majoritairement de jeunes travailleurs, issus des milieux populaires, ce qui ne manqua pas de poser des problèmes, puisque les fondateurs de l'association étaient au départ des jeunes scolarisés, par conséquent venus de couches plus favorisées¹⁶. Le but de cette association était l'émigration en Palestine. Plusieurs groupes de pionniers partirent pendant la guerre. En 1944, se produisit une scission. Le noyau pionnier devint *Hehalouz Turkia* (Le pionnier de Turquie). Il fut organisé par les émissaires de Palestine sur place; il s'agissait en effet d'un mouvement piloté de l'extérieur. L'association *Neemanei Zion* ferma, une partie de ses membres adhéra au mouvement pionnier et l'autre forma ce qui devint l'"Organisation sioniste" (*Hahistadrout hazionit*)¹⁷.

¹⁴ CZA, S6/1710, A. B. au département de l'immigration de l'Agence juive, 7 juillet 1945.

¹⁵ *Ibid.*, S6/1711, R. Caraco et A. Franco à Dr A. Lauterbach, 3 septembre 1945.

¹⁶ *Ibid.*, S6/1956, B. Shamil à l'Agence juive, 3 septembre 1946.

¹⁷ *Ibid.*, Sh. V. A. à l'Agence juive, 28 mai 1946.

L'opposition entre ces deux groupements sionistes, au sein d'un judaïsme isolé et délaissé par les instances dirigeantes du sionisme, ne fit que s'aggraver. Le conflit de classes se répercutait à l'intérieur du mouvement sioniste, ce qui n'était qu'une continuation de ce qui s'était passé pendant la période ottomane. S'y ajoutaient les habituels intrigues et conflits entre les émissaires palestiniens et les sionistes locaux. Un schéma bien connu dans la région. A côté de cela, on retrouvait aussi des groupes sportifs comme la *Macabi*, organisation sportive de jeunesse, fondée à Istanbul en 1895 et qui existe encore aujourd'hui, sous une autre appellation¹⁸, des associations pour la diffusion de la langue hébraïque (*Hasafa: La langue*), et des groupements de jeunes étayant le travail sioniste sur place.

L'œuvre accomplie par le mouvement pionnier ne fut pas non plus négligeable. C'est en Turquie, là où il n'y eut pas un prolétariat juif au sens propre du terme, ni un mouvement socialiste comme à Salonique ou en Bulgarie, que le mouvement sioniste servit de succédané de socialisme. La fin de la Première Guerre mondiale avait accentué cette tendance, et dans la clandestinité, lorsque le judaïsme turc n'avait pas un accès direct au socialisme du fait même de l'interdiction de ce mouvement dans le pays, c'est la famille sioniste socialisante qui prédominait, regroupant les éléments pauvres de la société juive. En province, en particulier à Smyrne, cette tendance s'implanta en profondeur. Les émissaires de Palestine faisaient l'éloge de la jeunesse provinciale, et surtout smyrniote, plus traditionnelle et plus militante. On la retrouve après la guerre en partie dans les kibuzim Givat Brener et Givat Hayim en Palestine¹⁹.

On ne peut pas dire que le judaïsme turc était organisé dans son ensemble. L'enrôlement dans les rangs sionistes ne concernait en 1946 qu'1 % de la population juive d'Istanbul²⁰. Le manque de formateurs venus de Palestine contribuait à cette désorganisation. Dans l'après-guerre, le sionisme est encore plus mal vu en Turquie. Se dessine alors une hostilité à la fondation de l'Etat d'Israël au sein des instances dirigeantes du pays, hostilité dont les journaux se font l'écho²¹. Les leaders sionistes avaient de tout temps tenu à cultiver de bonnes relations avec la Turquie. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on suivait de très près, sur place, sa politique à l'égard de la question de Palestine. A

¹⁸ *Archives Macabi* (Ramat Gan, Israël), O. Litzis à H. Cazès, 16 novembre 1944. D'après le dossier, la correspondance dura jusqu'en 1966.

¹⁹ *CZA*, S32/493, J. B. Eliezer à B. Benshalom, 23 février 1946.

²⁰ *Ibid.*, S6/1711, A. Ben-Yosef au Département d'immigration, 16 mars 1946.

²¹ *Ibid.*, A. A. Mayer à [H. Barlas], S6/1712, 17 février 1948.

l'époque ottomane, c'était pour négocier, tandis qu'à l'époque kémaliste, lorsque la Palestine n'était plus ottomane, c'était parce qu'on craignait que la Turquie ne se place dans le camp arabe. Une préoccupation encore vive de nos jours, puisque la Turquie est un des rares pays du Moyen-Orient à entretenir des relations avec Israël.

La Turquie, pendant la guerre, ne s'opposa pas au passage par son territoire de milliers de Juifs devant se diriger par la suite en Palestine; elle fut pourtant en même temps mêlée à des incidents démentant cette politique de tolérance. A l'intérieur, elle suivit une ligne beaucoup plus rigide en s'opposant catégoriquement au sionisme tout en étant plus ou moins au courant des activités sionistes, et les Juifs pâtirent sur place d'un antisémitisme qui bien évidemment n'eut rien à voir avec ce qui se passa en Europe. L'interdiction du sionisme n'était pas due à une opposition spécifique au mouvement, mais elle entraînait dans le cadre d'une politique nationaliste interdisant toute activité indépendante ou associative affiliée à l'étranger²². Une ambiguïté qui se trouvait au fondement même de la politique turque à l'égard des Juifs. Même aujourd'hui, les Juifs locaux, très attachés à Israël, d'autant plus qu'ils savent que leur intégration relève davantage de la tolérance que d'une citoyenneté vécue au sens plein du terme, n'affichent aucune activité pouvant de près ou de loin s'apparenter au sionisme.

Avec la fondation de l'Etat d'Israël, les activités sionistes clandestines deviennent plus dangereuses encore. On assiste régulièrement à des arrestations. A Istanbul, les cours d'hébreu pour adultes étaient dispensés par Berlitz, afin de lever les soupçons. Les leaders communautaires et le grand rabbinat s'opposent dans les années 50 à toute réunion sioniste ou pro-israélienne, de peur de compromettre la communauté²³. Les nouveaux riches, encore sous le coup de l'impôt sur la fortune, évitent toute manifestation extérieure de richesse, et craignent de s'impliquer dans une quelconque activité sioniste qui pourrait mettre en danger ces fortunes faites après 1943²⁴. Le sionisme continua à fonctionner clandestinement à l'intérieur d'associations de jeunes, de groupes sionistes révisionnistes ou d'associations religieuses, tout en observant la plus grande prudence. Si on ne peut plus parler de sionisme au sens strict, on peut dire que malgré les apparences de turquisation, Israël est considéré par nombre

²² *State Archives* (Jérusalem), 2567/7, Memorandum soumis par l'Agence juive au Comité sur la Palestine à l'ONU, 1947.

²³ *CZA*, KH4/B/1971, rapport de J. Milbauer, 27 mars 1950.

²⁴ *Ibid.*

de Juifs locaux comme une issue prioritaire en cas de danger. Actuellement, les divers traités économiques et militaires signés entre la Turquie et Israël témoignent d'un nouveau rapprochement entre les deux pays, qui se répercute positivement sur la situation des Juifs locaux.